

MON NEVEU

"Un neveu! Encore un petit neveu!....."
Et le timbre de l'heureux papa se fait tout vibrer d'allégresse expansive. Ah! çà!... Pour une fois, le téléphone m'apporte une joyeuse nouvelle: ce n'est pas de trop! Sachons-lui en gré, puis, sans exiger qu'il récidive chaque jour, allons voir ce poupon dont les yeux étonnés s'ouvrent à la lumière de notre soleil...

"Quel joli garçon!... Tout le portrait de son oncle!" Pourquoi sourire?... Et respectueux, timide, craignant à chaque instant de voir s'envoler cette petite âme toute fraîche, j'effleure du bout du doigt un menton en miniature, pendant que deux yeux gris s'allument dans le rose des chairs et me considèrent, stupéfaits... Evidemment, il ne me reconnaît pas! Sera-ce ma barbe qui l'intriguera? Hélas! mon chérubin, je suis parti en coup de vent, et je ne descends pas directement des cieus! D'ailleurs, prends patience: il t'en poussera, toi aussi!

"Il pèse sept livres", déclare la maman, dont le pâle visage s'éclaire d'un sourire alanguiné, au fond de l'oreiller. Sept livres?... Je rassemble mes souvenirs, cherchant à établir un rapprochement avec ma petite personne d'autrefois... Peine perdue! il y a trop longtemps!... Qu'importe, après tout? Je vis, et mon superbe neveu vivra, à coup sûr, car il en manifestera la volonté formelle.

Pendant que je contemple, dans un attendrissement mêlé de pitié, cette créature du bon Dieu, si frêle, si impuissante, "jetée nue sur la terre nue", lui, le gaillard, se raidit, semble défier le destin, arrondit les poings et grimace avec effort. Puis, non content de ce langage muet bien que très expressif, il entrouvre une bouche d'oiseau et lance, sur un ton douteux, de vigoureux appels...

Mais qui donc appelles-tu, mon ange? Ignores-tu que désormais tu habites notre vaste monde et que tes faibles vagissements se perdent, s'évaporent comme la fumée des toits?... Ne pleure pas, petit René! A tes côtés veille, inlassable, celle qui, longtemps j'espère, soutiendra ton courage défaillant. Ta maman est là, elle t'embrasse... Ne sens-tu pas, sous son baiser, s'évanouir la douleur, cette compagne trop assidue de l'homme, dont les premières morsures mouillent déjà ta paupière close? Oh! ta maman! aime-la bien! Car, vois-tu, quand la route où tu t'engages se fera plus âpre, aux heures de détresse et d'abandon, c'est auprès d'elle que ton cœur tourmenté trouvera lumière et secours!...

Va, mon neveu, du courage! Regarde la vie bien en face, et sans murmure acceptes-en d'avance tout le labeur. La peur de vivre est inexcusable, vois-tu, quand, le front encore humide de l'eau purifiante, on sent courir dans ses veines la sève généreuse d'une race vivante!...

St-Rémi de Napierville,
novembre, 1919.

Antonio.

LES SEMAINES AGRICOLES DE 1920

Itinéraire des Cours Ménagers
(hiver 1920)

St-Romuald, Cté Lévis, semaine du 13 au 17 janvier.
St-Flavien, Cté Lotbinière, semaine du 19 au 24 janvier.
St-Ferdinand, Cté Mégantic, semaine du 26 au 31 janvier.
Victoriaville, Cté Arthabaska, semaine du 2 au 7 février.
Asbestos, Cté Richmond, semaine du 9 au 14 février.
Compton, Cté Compton, semaine du 16 au 21 février.
St-Guillaume, Cté Yamaska, semaine du 2 au 6 mars.
St-Camille, Cté Wolfe, semaine du 9 au 13 mars.
Beauceville, Cté Baucé, semaine du 16 au 20 mars.
Ste-Marie, Cté Beauce, semaine du 23 au 27 mars.
St-Anselme, Cté Dorchester, semaine du 30 mars au 3 avril.

Cours Ménagers: Mlles Paré, Lajoie et Duval.

Cours de mise en conserve: M. J.-E. Grisé, B. S. A.

Apiculture: Mons. C. Vaillancourt, chef du Service apicole.

Horticulture: M. Etienne Paradis.

Floriculture: M. G. Billeault.

Aviculture: Jos. Morin.

Economie rurale: M. A. Desillets, B.S.A.

LE COIN DU COLON

Il faut parler de colonisation. Le colon, c'est le plus jeune de la famille Nationale et c'est justice de s'en occuper. Pour bien mettre les choses au point, il ne sera pas déplacé de parler de son oeuvre. Tant de gens, dans notre province même, ignorent tout du colon, comme ce jeune homme de Limoilou qui est venu se marier à la fille d'un colon et qui me disait en partant: "Je pourrai dire maintenant "que j'ai vu des camps en bois rond; j'ai vu une paroisse en formation, c'est la "première fois et je trouve cela intéressant". Prenant note que cette déclaration est faite par un canadien-français, issu en droite ligne de la race des défricheurs, ce n'est pas banal et on enregistre cet aveu. Donc, pour le bien de la cause, je crois devoir prendre la liberté de dire à nos lecteurs et lectrices du Bulletin, ce que signifient ces mots colon, colonisation. Je voudrais, pour le bien général du pays, pour l'intérêt particulier de tous les canadiens-français, pouvoir vulgariser tout ce qui a trait à notre colonisation. Il est du plus grand intérêt de tous et de chacun de ne pas l'ignorer; c'est pour l'avoir aban-

donnée un demi-siècle que le problème social est si difficile à résoudre. La désertion du sol s'est accentuée par l'avoitement de la colonisation. Nos villes regorgent de fils de cultivateurs et de colons dont les enfants ne savent plus rien de la belle nature et des lots en bois debout. C'est en vain que nos millions d'acres de terre arpentée et propre à la culture attendent les bras qui auraient dû et qui devraient sans relâche agrandir notre pays et faire de la Province de Québec la Province supérieure d'une race supérieure, car il ne dépend que de nous-mêmes de montrer à nos dénigreur que nous avons des droits à ce titre. Nous sommes les premiers arrivés; nous ne sommes pas venus par hasard (ce mot ne dit rien) c'est la Providence de Dieu qui nous y a conduits, qui nous a fait croître et multiplier malgré tous les obstacles et nous tient en réserve pour le besoin intellectuel et moral de tout le pays et même de l'étranger.

C'est donc une vocation que nous avons reçue et une vocation d'ordre supérieur. Cette vocation doit s'accomplir d'abord par l'emprise sur le sol, c'est le point initial, la fondation de l'ordre social. Si nous ne nous emparons pas du sol nous ne serons qu'une nation éphémère. D'où il suit que la colonisation doit être notre oeuvre de première nécessité, celle qui doit assurer notre véritable progrès, notre vraie richesse.

Nous parlerons donc colonisation, car le temps est venu de renouer la tradition rompue. Les temps que nous vivons nous forcent à la réflexion et c'est le salut qui en est le fruit.

Et puis le résultat le plus pratique serait de rester nous-mêmes. Nous sommes merveilleusement doués pour cette besogne dure et pourtant si attachante du défrichement. Cette besogne qui fait notre salut, le sera toujours aussi longtemps qu'il y aura de la terre neuve à faire, aussi longtemps que durera la revanche des berceaux.

La classe intellectuelle qui doit être dirigeante, en se familiarisant avec tout ce qui a rapport au colon saura discerner son devoir pour l'aide nécessaire à cette oeuvre sociale, car somme toute c'est un travail de patriotisme bien compris. Un peuple qui est resté foncièrement catholique ne peut rien négliger de ce qui doit procurer la gloire de Dieu et l'Partie.

François.

Abonnez-vous au
"BULLETIN DE LA FERME",